

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 11

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188662>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Je suis seul.

— Ah!...

— C'est le moyen de n'être pas trahi.

— Vous vous cachez donc ?

— Si les gens d'armes du comte de Romont connaissent ma retraite, ils en hurleraient de joie ; et, pour que je ne leur échappe pas, ils mettraient le feu aux quatre coins de la forêt.

— Ce que vous me dites là m'étonne. Vous n'avez pas la physionomie et les allures d'un grand criminel.

— Est-il nécessaire d'être coupable pour être en butte aux injustices des hommes ? Pourquoi le boucher égorgé-t-il l'agneau ? Parce que c'est un agneau. Pourquoi sommes-nous proscrits, traqués comme des bêtes fauves, nous autres ? C'est parce que nous ne sommes pas chrétiens. Voilà notre crime.

— Vous êtes Juif, dit Rodolphe en éprouvant une répulsion involontaire.

— Je l'avoue, et n'en rougis pas. Ce n'est pas vous qui me vendrez. Votre vie est d'ailleurs entre mes mains ; mais soyez sans crainte, bien qu'on prétende que nous buvons le sang humain, je n'ai nulle envie de goûter le vôtre. En voici la preuve.

En même temps, il appliqua sur la blessure de Rodolphe une poignée de feuilles humectées et presque réduites en pâte.

— Cela me fait du bien, soupira le jeune homme.

Après une pause, il reprit :

— Ma reconnaissance envers vous sera éternelle. Si seulement je pouvais vous être utile.

— M'être utile ! qui est assez puissant pour l'être dans ce pays maudit ? Vous seriez le comte en personne que vos généreuses intentions resteraient sans effet. Notre vue seule ameut la populace des villes, et dans les campagnes on nous traque comme des animaux carnassiers. Au nombre de quatre ou cinq familles, nous nous étions établis au pied du monticule que couronne le château de Romont ; nous avions payé nos maisons, nous vivions des profits d'un petit commerce avec les villages environnants. Eh bien ! une nuit (pendant que nous étions endormis dans la paix du Seigneur), nous fûmes brusquement réveillés par le pétilllement de nos habitations en flammes. Forcés de nous sauver au milieu des ténèbres, des mains inconnues nous frappaient par derrière ; et le lendemain on relevait une vingtaine de cadavres dont la moitié étaient des femmes et des enfants. Quant à ceux qui échappèrent à ce massacre, sans ressources et sans armes, ils devinrent la proie des ours et des loups, ou périrent de faim. Les plus robustes ont seuls survécu. Je suis du nombre. Il y a quatre ans que cette cabane me sert de refuge, et j'y resterai tant que je n'aurai pas accompli le serment que j'ai fait sur le cadavre mutilé de mon père.

— Il a donc aussi été tué ?

— Horriblement massacré. Je lui avais dit de prendre les devants, car je voulais arracher notre fortune à l'incendie. Cette fortune n'était pas grande et facile à emporter : elle consistait en un sac rempli de sequins. Je rentrai par les fenêtres dans la maison en flammes, et, au milieu des tourbillons d'une épaisse fumée, je parvins jusqu'au bahut où était enfermé notre petit trésor. Mettre le sac sur mon épaule et m'élancer de la croisée sur le chemin, ce fut l'affaire d'un clin d'œil. Sans même regarder derrière moi, je courus à travers champs, fuyant comme un voleur. Au moment où je rejoignais mon père, qui m'attendait sur les bords de la Glâne, quatre hommes en guenilles sortirent des buissons et tombèrent sur nous à coups d'épieux. Nous n'avions pas même un bâton pour nous défendre. Mon père, le premier atteint, roula sur l'herbe, le crâne fracassé. Et avant que

j'eusse le temps de pousser un cri, je reçus un coup si violent que je laissai échapper mon sac. J'aurais aussi été massacré, si je n'avais eu recours à un ingénieux stratagème : en cet endroit, les bords de la Glâne sont escarpés, je feignis d'être mortellement blessé et me laissai rouler dans la rivière. Je suis bon nageur, je plongeai, et ressortis de l'eau quelques toises plus bas, dans une anse entourée de broussailles épaisses. Les assassins ne se donnèrent pas la peine de chercher mon cadavre. N'avaient-ils pas tout ce qu'ils voulaient ? Le trésor du Juif ! Lorsque je m'aperçus que les lueurs de l'incendie s'étaient éteintes, je remontai le cours de la rivière jusqu'à la place où mon père était tombé. La nuit était obscure. Je distinguai cependant quelque chose de blanc qui gisait dans l'herbe. Je m'en approchai à tâtons ; c'était son cadavre, que les brigands avaient dépouillé et qui était là, tout nu, pour mieux aiguiser l'appétit des loups. A cette vue, grinçant des dents, m'arrachant les cheveux, pleurant de rage, je jurai de ne pas m'éloigner de ce pays sans avoir vengé sa mort. Puis, ayant enveloppé son corps dans des branches et des roseaux, je le descendis doucement, au moyen de lourdes pierres, dans les profondeurs sablonneuses de la rivière. Ah ! chiens ! triples chiens ! ajouta en manière de péroraison le petit homme hors de lui, et ses yeux brillaient comme des escarboucles, ses membres tremblaient d'un mouvement convulsif.

(A suivre.)

Un chroniqueur, qui ne ressemble pas mal à M. de la Palisse, décrit ainsi la rue, à Londres :

« Au centre, la voie pour les chevaux et les voitures ; à droite et à gauche, des trottoirs et des maisons.

» La voie est pavée ici, macadamisée là : sa largeur varie suivant les endroits. Les voitures ne sont ni de la même couleur, ni de la même grandeur. Les unes ont deux roues, les autres davantage. L'âge des chevaux n'est pas le même.

» Les maisons sont peintes des nuances les plus diverses ; le nombre des étages dépend de la fortune ou du caprice des propriétaires.

» Les hommes qui passent sont jeunes ou vieux, beaux ou laids, riches ou pauvres, blonds ou bruns, pressés ou non. A moins qu'ils ne soient ni jeunes ni vieux, ni beaux ni laids, ni riches ni pauvres, ni blonds ni bruns, ni pressés... ni le contraire.

» Mêmes observations pour les dames, les enfants et les militaires. »

THÉÂTRE. — Deux soirées théâtrales nous sont annoncées pour la semaine prochaine : lundi 16, **La Cosaque**, comédie-opérette en 3 actes, avec le concours de Mme Saignard, des Variétés, et le **Chalet à vendre**, pour lever de rideau.

Mardi 17, **Denise**, pièce en 4 actes, d'Alexandre Dumas fils, dans laquelle Mlle Kolb, de l'Odéon, qui a déjà été plusieurs fois applaudie sur notre scène, jouera le rôle de Marthe. — Billets à l'avance chez MM. Tarin et Dubois. — Ces deux représentations commenceront à 8 heures.

L. MONNET.